L'histoire universelle à l'appui d'une culture nationale

L'expérience de l'Éveil bulgare du XIX^e siècle

World history in support of a national culture. The experience of the Bulgarian awakening in the 19th century

Allgemeine Geschichte und nationale Kultur: ein Gegensatzpaar ? Die Erfahrung des bulgarischen Erwachens im 19. Jahrhundert

Dessislava Lilova

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/941>

DOI : 10.4000/histoire-education.941

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2000

Pagination : 143-170

ISBN : 2-7342-0855-5

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Dessislava Lilova, « L'histoire universelle à l'appui d'une culture nationale », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 86 | 2000, mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/941> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.941>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

L'histoire universelle à l'appui d'une culture nationale

L'expérience de l'Éveil bulgare du XIXe siècle

World history in support of a national culture. The experience of the Bulgarian awakening in the 19th century

Allgemeine Geschichte und nationale Kultur: ein Gegensatzpaar ? Die Erfahrung des bulgarischen Erwachens im 19. Jahrhundert

Dessislava Lilova

I. L'Histoire universelle de Schlözer et la conscience nationale bulgare

- 1 Au XIXe siècle, il est rare qu'un même ouvrage ait été traduit et publié en bulgare par deux traducteurs différents. C'est pourtant le cas de l'*Introduction à l'histoire universelle* d'August Ludwig Schlözer (1735-1809)¹. Une première traduction faite par un moine du Mont Athos, Atanasiy Tcholakov, d'après la version russe de l'historien Mikhaïl Pogodine imprimée à Moscou en 1829, paraît à Istanbul en 1851². Treize ans plus tard, en 1864, un maître d'école, Rachko Blaskov, publie à Belgrade une seconde édition basée sur un texte abrégé, traduit aussi en russe par Pogodine en 1837³. Schlözer est l'un des rares historiens des Lumières qui ait soutenu la thèse de l'appartenance slave de la langue bulgare, ce qui lui donne un prestige indiscutable auprès de la jeune intelligentsia bulgare. Au-delà de cette raison particulière, ses manuels d'histoire universelle ont connu dans une grande partie de l'Europe une vraie popularité ; ils ont été traduits dans de nombreuses langues dès leur apparition en 1772. Notons pourtant qu'ils n'attachent pas de développements particuliers aux langues et aux peuples slaves, ni aux Bulgares. Nous posons donc l'hypothèse que l'intérêt qu'ils suscitent dans l'intelligentsia bulgare de l'Éveil national tient avant tout à la lecture particulière qu'elle en donne. Celle-ci contribue en effet à consolider l'affirmation d'une entité

culturelle bulgare à la fois spécifique et partie prenante de l'Europe éduquée de son temps.

1. Les usages bulgares du système de Schlözer

- 2 Avant la publication de l'ouvrage de Schlözer en 1851 et 1864, les écoles ne disposent que du manuel d'histoire universelle du Russe Ivan Kaïdanov, traduit par Anastasiy Kipilovski en 1836⁴. Vers 1850, l'espace public bulgare est encore en cours de structuration et des institutions culturelles et politiques modernes commencent à peine à s'y constituer. Cette situation autorise une grande souplesse normative. D'autre part, il n'existe encore que fort peu de livres et aucun périodique en bulgare moderne. Aussi, tout texte publié est-il susceptible d'avoir une grande portée, et chaque livre d'usage scolaire peut-il jouer un rôle direct dans la stabilisation de la culture bulgare moderne⁵. Dans ce contexte particulier, le manuel de Schlözer survient au bon moment : sa première traduction, tardive sur le plan européen, s'y inscrit assez tôt pour pouvoir dominer pendant dix ans, seul avec celui de Kaïdanov, le champ de l'histoire universelle. La seconde traduction prolonge au moins d'une autre décennie son influence et en étend la réception.
- 3 Parce qu'elle accueille ce livre comme une norme valable de lecture de l'histoire universelle, la culture bulgare émergente intègre en même temps les théories du savant allemand des Lumières. Aucun des deux traducteurs bulgares ne se soucie des mises en garde dont l'historien Pogodine émaille les préfaces de ses éditions russes. À Moscou, vers 1830, les idées radicales de Schlözer éveillent la résistance de la censure. Pour Mikhaïl Pogodine, « sans remaniements, ce petit livre ne convient pas à la Russie, car bien des choses qui sont admissibles et plutôt ordinaires en Allemagne peuvent nuire chez nous ». Ses deux traducteurs bulgares n'expriment pas ces réserves. Ils interviennent dans le texte, non pour le censurer, mais pour l'enrichir d'exemples concernant l'apport des Bulgares au progrès général. Rachko Blaskov ajoute un chapitre entier sur l'histoire nationale. L'adaptation à un contexte particulier reste certes une chose courante dans la pratique des traductions au XIXe siècle. Ce faisant, les médiateurs bulgares de Schlözer ne cherchent pas à transformer l'idéologie fondatrice de l'histoire chez Schlözer, dont ils recommandent au contraire vivement les manuels. Dans un avant-propos, le père Atanasiy Tcholakov insiste sur le « grand profit » qu'en tireront les lecteurs. D'une manière particulièrement éclairante, il explicite son choix de traduire le livre de Schlözer au lieu d'autres manuels plus récents. La conception moderne de l'histoire universelle ne lui convient pas, écrit-il, parce qu'elle part de la fondation des États particuliers au lieu de se focaliser sur l'histoire pré-étatique commune au genre humain tout entier. À la différence de celle de Schlözer, l'histoire universelle moderne commet à ses yeux l'erreur de ne plus être suffisamment universelle, car elle pose dès le départ comme des traits discriminants des différences apparues tardivement dans l'histoire de l'Humanité, et fait commencer l'histoire après la division des tribus en États et après la création de l'écriture. Or, pour Tcholakov, sous peine d'égarer les élèves et de fausser leur compréhension de l'évolution des sociétés humaines, l'histoire scolaire doit partir de l'invention des alphabets, « de l'apparition de l'écriture qui redresse tous les défauts de l'homme et lui indique le bon chemin à suivre ». En dehors de Schlözer, les auteurs d'histoires universelles en viennent ainsi à déformer « pour ainsi dire en tout » le sens des événements. Au contraire, l'histoire universelle telle que la conçoit Schlözer, comme

une « préparation » à l'histoire, et non comme l'histoire elle-même, comme une pédagogie d'une philosophie de l'Humanité et non comme une philosophie du génie particulier à chaque culture, est pour Tcholakov la meilleure de toutes⁶. Enfin, Schlözer lui semble précieux parce qu'il fonde sa théorie « sur le bon sens » et non « sur la métaphysique ». Autrement dit, Tcholakov critique les autres livres d'histoire universelle pour leurs ambitions didactiques, d'une part, et d'autre part pour l'insuffisance de leur concept d'universalité. Inversement, il loue la méthode de Schlözer et son refus de fonder sa conception sur la prééminence de nations ou d'États particuliers. C'est donc avant tout l'idée du caractère général et partagé de l'évolution qui séduit Tcholakov, mais aussi le système de Schlözer.

- 4 La pédagogie que Schlözer propose aux enfants repose en effet sur la résolution de problèmes logiques utilisant des données simples. Il présente ainsi une série de tableaux à comparer selon des critères précis. Le but de l'exercice n'est pas, comme dans le jeu bien connu, de découvrir les différences, mais l'inverse : le lecteur est invité à retrouver des ressemblances. En voici un exemple, restitué dans la traduction de Tcholakov : « Vois ici, mon enfant, les portraits fidèles de personnes qui sont tous des fils et des filles d'Adam, tes frères et sœurs, tes cousins et parents »⁷. Les portraits proposés sont ceux de « la comtesse du Barry, de Paris », « d'une Kamtchadale en habit de gala », « d'un Hottentot du Cap », « d'une Excellence mandchoue », « d'une femme de la Terre de Feu », « d'un Anglais, nommé Newton »⁸. L'observateur est invité à comprendre que les différences apparentes relèvent d'une « illusion d'optique », mais il ne peut en établir la preuve qu'à l'aide d'un code idéologique indiquant la justesse ou la fausseté des réponses. Le texte de Schlözer prend littéralement « par la main » les écoliers pour les amener à penser par eux-mêmes l'unité de l'humanité. Il suppose un enfant apostrophant Adam après avoir aperçu les tableaux : « Père Adam, ces hommes-là sont-ils donc tous vos enfants, ou y a-t-il des enfants supposés parmi eux ? D'où vient cette grande diversité parmi vos petits-fils et vos petites-filles ? Se peut-il que parmi les enfants de la même famille, il y ait des visages noirs comme du charbon et des visages blancs comme la neige ? Que les uns soient des têtes bien faites, les autres des imbéciles ou des bêtes ? Qu'il y ait parmi eux des géants et des nains, des petits-mâtres et des lourdauds ? »⁹ En guise de réponse, Schlözer introduit alors une « petite princesse Isabelle » (en bulgare : « Elisavetka »), qui précisément se pose les questions adressées plus haut à Adam et conclut qu'elle-même appartient certainement à un « genre humain différent » des Kamtchadales et de tous les peuples sauvages. Sa gouvernante tâche de la détromper : « Ces gens-là qui ont l'air si commun et si malpropres, sont hommes aussi bien que vous, ma petite princesse... Si vous aviez été allaitée avec les Jaméos, vous seriez incapable de compter jusqu'à cinq ; si vous étiez née dans le pays des Samoyèdes, vous vous vautriez dans la neige. Si vous aviez vécu jusqu'ici parmi les cochons, en vérité, ma princesse, vous seriez un petit cochon ». Cependant, conclut Schlözer, Isabelle/Elisavetka « ne put pas, ou ne voulut pas comprendre cela »¹⁰.
- 5 Le passage cité manque dans le texte traduit par Rachko Blaskov¹¹ où le problème se trouve formulé sans ambages. Ce n'est plus « Elisavetka » qui doit être blâmée pour avoir introduit des distinctions entre les ethnies et les individus, mais « l'Européen » en tant que tel, qui doit maintenant comprendre que la couleur de sa peau n'est en rien un discriminant positif : « Dis-moi maintenant, Européen blanc, gracieux, raisonnable et bien-aimé, comment se fait-il à ton avis que tu sois si blanc ? ».

- 6 Blaskov commente ensuite ce passage en ces termes : « Quand on voyage de par le monde, on voit toutes sortes de peuples fort différents les uns des autres par leurs coutumes, leur mode de vie et leur niveau d'instruction. Dans certains pays d'Océanie et d'Amérique du Sud, on trouve des hommes semblables aux animaux, sans foi ni loi, sans aucun gouvernement : des hommes, en un mot, quasiment sauvages. En Europe, le spectacle est tout autre : le peuple est instruit, il vit en paix et dans la concorde, dans des villes magnifiques, éclairé par la religion et affermi par les lois. Une disparité si grande peut faire croire que les hommes n'ont pas tous été créés, comme le disent les Écritures, à l'image et à la ressemblance de Dieu. Cependant, les Européens instruits d'aujourd'hui ressemblaient jadis aux habitants actuels de la Nouvelle Hollande et d'ailleurs. Aussi, faut-il accorder du prix à des dissemblances apparentes ? »
- 7 Si tous les hommes sont partis jadis des mêmes prémisses, leurs divergences présentes ne peuvent être disqualifiantes. À la question « qui suis-je ? », posée par la culture de l'Éveil national bulgare, on apporte d'abord la réponse suivante : « je suis ce que sont tous les autres hommes ». Pourtant, cette réponse n'exclut pas le problème des identités particulières, mais elle l'aborde *a contrario*. Dans la logique classique de l'identité, qui est anti-historique, deux personnes, deux peuples, deux races ou deux continents différents au présent l'ont nécessairement été dans le passé. Or, de tels principes ne sont pas pertinents dans la conception de Schlözer, qui place l'identité dans une perspective historique sur la base de l'évolutionnisme : il n'y va pas de soi que l'Européen ne soit pas un sauvage, ni que le Néo-hollandais soit le « négatif » de l'homme civilisé. En outre, la place considérable qu'elle donne aux transferts entre les peuples comme mécanisme du processus civilisateur permet quasi « naturellement » aux traducteurs bulgares d'appuyer ou de modifier ce que dit Schlözer, en se référant à leur propre culture nationale. Ainsi, par quelques incises judicieusement placées, Atanasij Tcholakov peut-il insérer les Bulgares dans un paragraphe attribuant aux Allemands, comme un trait caractéristique, de négliger ce qui est nécessaire au maintien de leur ancienne liberté.
- 8 Cette démarche intègre les Bulgares à égalité parmi les Européens contemporains au moment où ils sont encore partie prenante de l'Empire ottoman. Elle coexiste avec les débuts de l'Éveil national et, légitimée par la référence à des noms alors prestigieux, elle se diffuse ensuite dans les écoles, la presse et l'édition. L'espace culturel bulgare accueille bien la logique alternative de l'identité formulée par cette histoire universelle. Il en avait d'ailleurs « découvert » les principes dès la traduction du livre de Kaïdanov, quinze ans avant la première traduction de Schlözer. L'image d'une Europe « sauvage et barbare » apparaît en effet en 1836 dans la préface du premier manuel d'histoire universelle en bulgare. L'original russe de Kaïdanov ne mentionne pas les Bulgares, mais Kipilovski, son traducteur, présente les choses comme si elles les concernaient directement, et regrette que ses compatriotes ne puissent pas se reconnaître dans les personnages décrits. « C'est en vain », commente-t-il, « que nos compatriotes fortunés voyagent à travers l'Europe cultivée, visitent ses lieux paradisiaques, chantent les louanges de ses villes, de ses écoles, de ses académies, de ses théâtres et des autres bâtiments d'utilité publique. Ils ne se doutent pas le moins du monde que tous ces peuples instruits, que même l'Europe toute entière, ne sont pas tombés du ciel tels quels, mais qu'ils ont jadis été aussi sauvages, aussi rudes et barbares que nous-mêmes de nos jours. Mais aujourd'hui, imbus de leurs prétentions, les Européens nous excluent de leur monde ». Kipilovski admet donc que les Bulgares du début du XIXe siècle

puissent être des Barbares, mais uniquement parce qu'ils sont ce que les Européens furent autrefois.

2. Preuve par l'histoire universelle de l'appartenance européenne des Bulgares

- 9 Concrètement, se percevoir comme arriéré tout en se revendiquant Européen au même titre que les peuples voisins plus instruits ne devait pas aller sans poser de problèmes aux enfants bulgares. Tous les ajouts des traducteurs Blaskov et Tcholakov poursuivent un même but. Ils veulent aider leurs compatriotes à opérer un choix d'identification, en s'aidant des critères de Schlözer qui conçoit la civilisation comme un état auquel on parvient à force de travail, d'éducation et d'instruction. Le savoir et l'écrit revêtent dans cette perspective une importance primordiale, mais quelque peu paradoxale. En effet, les Bulgares, entre tous les peuples de l'Empire ottoman, restent encore stigmatisés comme le plus ignorant, dépourvu d'écriture, et à peu près sans livres : aussi sont-ils fréquemment traités de « Tziganes ». La position inconfortable des traducteurs de Schlözer apparaît mieux pour ce qu'elle est : une démarche volontariste de promotion de la nation par une culture à la fois à venir et intemporelle, qu'ils replacent à l'horizon de la culture universelle. Leurs interpolations tendent surtout à effacer entièrement la fonction différenciatrice de l'ignorance, ce qui aboutit tour à tour à la nier implicitement, tout en s'y confrontant dans la réalité. Très révélateur de leurs additions en ce sens nous apparaît leur commentaire sur « l'Iliade bulgare ». Le passage est ajouté au chapitre sur l'invention de l'écriture. Il s'intègre dans un ensemble de réflexions sur les mérites de « Grecs laborieux » ayant couché par écrit l'épopée de la Guerre de Troie après 250 ans de transmission orale. Les deux traducteurs mettent en doute l'attribution de cette œuvre à Homère : « Les Grecs racontent la fable d'un certain Homère qui aurait composé l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Cela est aussi improbable que si un ou plusieurs mendiants de Razlog avaient colligé nos chants sur Krali Marko, Moussa Kessedgia et tant d'autres héros en prétendant les avoir eux-mêmes inventés. Que vienne enfin un jour un bienfaiteur bulgare qui réunisse en un seul livre cette *Iliade* bulgare, pour l'incalculable profit de notre histoire ! ».
- 10 L'analogie avec l'*Iliade* offre des avantages évidents : toute épopée désignée sous ce nom devient *ipso facto* un capital de valeur, un trésor de mémoire collective (et européenne), à la fois très personnel et commun. Il est intéressant de voir quels profits particuliers peuvent être tirés du rabaissement d'Homère au niveau de « mendiants » parlant cette langue bulgare qualifiée péjorativement de « tzigane » dans l'usage quotidien. Car au milieu du XIXe siècle, l'oralité continue d'être le mode d'usage prépondérant de la langue nationale et en même temps la principale cause de sa durable marginalisation. Mais les mendiants invoqués sont de Razlog, ils sont « la nation », et cela rend leurs chants bien plus précieux que tout texte écrit. La réhabilitation du folklore anonyme et oral est particulièrement importante pour le lecteur bulgare. Le point faible de cette logique tient au système complexe d'équations identificatoires : il n'y a pas de littérature, mais une épopée, il n'y a pas de poètes, mais des « aèdes », il n'y a ni Hector ni Achille, mais un Krali Marko et un Moussa Kessedgia ; s'il existait un Homère, il y aurait aussi une « Iliade bulgare ». Par ce tour de passe-passe rhétorique, les Bulgares, analphabètes mais chantres de leur histoire, se trouvent englobés de plein droit dans l'apostrophe de Schlözer : « nous, les Européens »...

- 11 Voyons comment Rachko Blaskov s'attaque à ce problème en 1864 en abordant le délicat sujet de l'alphabet : « Ils mentent, ceux qui disent que nous, Bulgares, avons appris des Grecs l'écriture, puisque nous possédions un alphabet entièrement différent du leur, dit alphabet glagolitique, utilisé aussi par d'autres peuples slaves après la conversion des Bulgares. Quand les Romains apprenaient l'écriture des Grecs, les Allemands et les autres Européens ne savaient pas écrire, et l'Europe du nord s'est même dotée très tard d'une écriture. Les Russes, par exemple, avant 872, ne connaissaient pas l'alphabet, qu'ils ont reçu des Bulgares avec le baptême. Nous leur avons transmis en même temps la foi chrétienne et l'écriture. Tous les peuples de l'Antiquité ne possédaient à l'origine qu'un alphabet unique. Les lettres bulgares que nous voyons maintenant, et que nous appelons « cyrilliques », sont au fond les mêmes que les latines, les grecques et les hébraïques. La seule différence est qu'elles ont subi des modifications par rapport à l'alphabet glagolitique. Dieu seul sait comment ce changement a pu survenir ».
- 12 Le ton est plus offensif et la démonstration plus complexe. Prétendre se faire ouvrir la porte de l'Europe avec l'argument-clé de graphies – et d'une culture écrite – spécifiquement bulgares est à cette date une entreprise beaucoup plus difficile que la légitimation par le folklore. Si la parole divine fut initialement transcrite à l'aide de trois alphabets (latin, grec et hébreu), les autres langues ne sauraient être qu'illégitimes. Aussi Rachko Blaskov revendique-t-il pour l'alphabet « bulgare », sous la graphie glagolitique la plus ancienne, une place égale à celle des langues antiques de la triade originelle. Plaçant ensuite l'alphabet cyrillique dans la lignée directe du glagolitique, il lui confère les mêmes qualités d'ancienneté, de continuité et d'authenticité et renforce l'appartenance au « nous » collectif des peuples européens médiateurs culturels. Le capital ainsi « redécouvert » est important pour la culture nationale du XIXe siècle, parce qu'il lui permet de se voir comme productrice d'un modèle de civilisation. Ce gain est cependant ambigu et paradoxal, puisqu'au même moment les porte-parole de la « nouvelle » nation bulgare, déchirés par la conscience du retard accumulé, en arrivent à se demander si leurs compatriotes sont bien des êtres civilisés. Leur vision aiguë de l'inéluctabilité d'un rattrapage s'inscrit dans une longue période durant laquelle l'identité bulgare reste de fait très vacillante. En soi, le « brevet » de l'instrument de l'écriture ne compense pas les effets de siècles écoulés sans témoignages écrits en bulgare. Cependant, il rend possible un gain fort intéressant, car, en permettant à la petite culture bulgare de se sentir partie prenante du progrès des autres, il la libère du label de débutante absolue. Si les Bulgares font partie des peuples inventeurs de l'alphabet, ils deviennent eux aussi des diffuseurs de la culture humaine.

3. Le contexte de la réception de Schlözer

- 13 Les interpolations des deux traducteurs gagnent en réalité si nous les décryptons à travers le prisme de leur expérience personnelle de maîtres d'école, qui inscrivent l'alphabet sur un os de gigot gratté et, faute de mappemondes, enseignent la géographie sur des pastèques. Car à l'épreuve du réel, l'ethnie bulgare utopique dont ils dégagent les contours, avec son écriture ancienne, sinon intemporelle, « donnée » aux autres Slaves, finit tôt ou tard par retomber dans l'opprobre de son analphabétisme¹². Il est difficile de dire à quel point joue cette limite dans les perceptions du lecteur du XIXe siècle. Les commentaires encourageant l'identification, après l'emploi par

Schlözer de tournures telles que « Nous, les Européens », visent le plus souvent ce qui est présenté comme « fable » ou « mensonge ». De temps à autre, les traducteurs utilisent aussi le texte de Schlözer comme la description d'un état de civilisation dont les Bulgares doivent s'approcher. Ou bien encore, ils s'en servent pour stigmatiser leurs voisins les plus proches, vivant sur les mêmes territoires qu'eux. Il s'agit là de trois cas différents d'un discours à usage interne. Une phrase de Schlözer fait par exemple de l'absence de postes et de journaux « un trait distinctif de barbarie chez les peuples contemporains ». Elle provoque chez Blaskov cette note de bas de page, qu'il signe de ses initiales : « Bulgares, travaillons donc à ne pas demeurer sans journaux pour ne pas être traités de Barbares, le pire des opprobres !! R. B. ». À son tour, Tcholakov applique aux Tziganes et aux Tzintzars les considérations de Schlözer sur l'inégalité de l'instruction chez les Européens contemporains. Blaskov ajoute à cette liste les Gagaouzes¹³ car, « quoique chrétiens et connaissant certains arts, ignorant leur histoire et l'écriture de leur propre langue, ils méritent d'être appelés de purs Barbares ». Puis il retourne cette stigmatisation en direction des Bulgares mêmes, par l'intermédiaire d'une autre note, elle aussi signée et ponctuée de points d'exclamation : « Voilà ce à quoi doivent penser nos vieux Bulgares, eux qui, dans leur jeunesse, ont préféré étudier le russe et le grec plutôt que leur langue maternelle méprisée. Pour voir à l'œuvre les restes de cette vraie barbarie, il suffit d'aller à Silistra ou à Provadia : on y rencontre de pseudo-Grecs gagaouzes et des « Bulgaricons » grécophiles, tous plus horribles que ceux que l'on nomme couramment des Barbares !!! Blaskov ».

- 14 Les passages traitant des différences entre Barbares et monde civilisé montrent que les deux traducteurs ont conscience du risque apporté par un rétrécissement de la portée universelle du manuel de Schlözer au contexte bulgare. On a vu que le lecteur bulgare peut se sentir englobé dans les interpellations adressées aux Européens, mais qu'il ne s'en reconnaît pas moins dans les problèmes spécifiques au monde barbare, tels le manque de journaux ou le refus d'étudier la langue maternelle. Cette identification-là n'a pas besoin d'être spécialement encouragée, à cause de la situation culturelle et sociale réelle qui la suscite spontanément. Le résultat des discussions que mènent alors, par notes ou réflexions interposées, les deux traducteurs reste ambigu, parce que tendant plutôt à consolider la collectivité imaginaire adverse, composée d'individus « plus terribles que les sauvages ». Aussi n'ont-ils cessé de fournir des preuves susceptibles d'induire chez leurs lecteurs une auto-identification efficace avec l'image de gens instruits, et en même temps, ils tentent de contrôler toute adhésion trop entière à celle de « Barbares ».
- 15 Pour atteindre ce but, il arrive aussi que les traducteurs s'abstiennent de commentaires explicites, à propos, par exemple, du passage essentiel où Schlözer résume l'ensemble des critères définissant l'Européen et le non Européen : « D'après les autres peuples, nous, les Européens, sommes intelligents parce que nous savons lire et écrire, fabriquer des montres, des fusils, des mappemondes, de grands bateaux, tricoter des chaussettes, peindre des figures, et que nous connaissons de nombreux métiers, alors que le Noir, l'Iroquois et le Kamtchadale n'en sont pas capables. Nous comptons par millions, tandis que les Jaméos d'Amérique du Sud, ne peuvent compter au-delà de cinq ». Pour s'intégrer à ce « nous » collectif, le lecteur bulgare doit sentir qu'il satisfait lui aussi aux conditions énumérées. Or, si l'on se souvient que, vingt ans auparavant, l'un des « Éveilleurs », Constantin Fotinov¹⁴, pouvait encore voir la culture bulgare comme une grande tache blanche dans l'encyclopédie humaine, les chances d'une identification

avec le groupe du « Noir, de l'Iroquois et du Kamtchadale » paraissent sérieuses. Tcholakov gomme cette difficulté en insérant les Bulgares et les Serbes après les Allemands et les Russes, autour desquels s'articulent le texte de Schlözer et la traduction de Pogodine : « Par conséquent, les Allemands, les Russes, *les Bulgares, les Serbes* et d'autres peuples encore possèdent une âme et un corps semblables et entretiennent les uns envers les autres des rapports identiques. Ils partagent ces qualités avec les Noirs de la Guinée, les Iroquois de l'Ontario, avec les Kalmouks de l'Altéa, les Lilliputiens de Java, etc. Tous ces peuples se ressemblent à un point tel qu'on ne peut voir entre eux de différence aussi grande que celle qui existe entre les animaux. Nul anatomiste n'a pu découvrir de trait parfaitement discriminatoire entre les populations humaines. Même si leurs désirs et leurs penchants diffèrent, même si leur façon de s'exprimer et de penser varie selon leur degré d'instruction, tous les hommes sans exception sont dotés de raison et de libre arbitre ».

- 16 Ici, il a donc suffi d'intégrer le substantif éponyme des « Bulgares » à une définition culturelle de l'Européen, englobée dans une autre, générale et organique, de l'homme lui-même. Par cette opération simple, une communauté bulgare distincte de l'humanité en général, mais justifiée en même temps précisément par cela même qu'elle est humaine, peut se représenter en train de s'édifier. Ainsi, la grande leçon que peuvent tirer de Schlözer ses traducteurs et ses lecteurs bulgares est-elle celle-ci : la seule façon pour eux de se revendiquer comme Européens autochtones et purs est de postuler que tous les Européens ne sont après tout que des hommes. La formule : « *Je suis ce que sont tous les autres* » leur permet de s'engager dans une stratégie délégitimant la césure, du reste ambiguë chez Schlözer et les autres universalistes du XVIII^e siècle, entre la civilisation et le reste du monde, entre eux-mêmes et l'Europe.

4. La légitimation d'une identité mixte

- 17 Il est difficile de départager entre le rôle joué par la réception de la traduction de Schlözer dans la promotion de la nation bulgare et le fait que l'humanité universelle et l'eupéanité culturelle sont aussi un territoire partagé par les lecteurs de toutes nationalités. Cependant, ni Schlözer ni son traducteur russe ne peuvent impunément englober dans le groupe des Noirs et des Indiens leurs compatriotes allemands et russes, qui sont déjà en état de définir leurs propres normes de civilisation¹⁵. La démarche de Schlözer ne prétend pas les sortir de leur identité européenne, mais elle historicise l'acquisition d'une civilisation qui n'est pas un « titre » transmissible héréditairement parce qu'elle ne s'acquiert que par l'éducation et par l'instruction.
- 18 Traduites en bulgare, ces propositions ne soulèvent pas d'objections. Le manuel de Schlözer introduit, et en tout cas, conforte la norme nouvelle de la « bulgarité » : le sentiment d'être à la fois « Européen » et « Barbare ». L'ambiguïté stigmatisante de la situation bulgare se métamorphose en idéologie constructive, productrice d'un noyau identitaire caractérisé par une hybridité valorisée. L'histoire universelle qui prédomine dans les écoles bulgares jusqu'aux années 1860 contribue ainsi à légitimer une identité intrinsèquement mixte. Cet usage mérite de retenir notre attention dans la mesure où il bloque pour un temps la propagation de thèmes habituellement prédominants dans l'imaginaire des nations en formation. Il freine par exemple l'intérêt pour l'idée de frontière séparant « le nôtre » et « les autres » dans des sphères autonomes et souveraines. Corollairement, il retarde aussi la mise en doute de l'idée de l'unicité

authentique et originelle du genre humain, généalogiquement démontrable à partir d'Adam, puisque s'impose pour plusieurs décennies dans les écoles bulgares une conception déjà conventionnelle et scientifiquement périmée.

- 19 Le choix d'une variante aussi simple et en même temps si ambivalente ne peut donc pas définitivement résoudre la question d'une identité nationale spécifique, dont la quête va se poursuivre ensuite dans un sens le plus souvent contraire à l'universalité de Schlözer. Ne concluons pas trop vite cependant à l'oubli ultime de la leçon d'histoire universelle par les « fils » bulgares d'Adam. Elle leur permet par exemple de rester longtemps sans trancher la question de savoir « qui » doit écrire une histoire bulgare savante, conforme aux normes d'une scientificité moderne sur laquelle il faut d'abord établir un consensus, et « comment » faire d'elle une référence indiscutable. Ces points sont, en effet, ressentis comme profondément embarrassants dans une culture dépourvue de sources autochtones sur son propre passé. Loin de contourner l'obstacle, l'élite nationale du XIX^e siècle l'aborde de front et produit de nombreuses constructions idéologiques sur les dangers et sur l'utilité d'une expérience historique partagée avec d'autres. D'autre part, l'imaginaire national qui, à cause de leur rareté, n'a pas la possibilité de trier, dans l'optique d'une recherche du prestige le plus grand, entre les informations disponibles sur les « ancêtres de la nation », se caractérise par un haut degré de perméabilité. Les vives controverses sur les origines nationales qui divisent les intellectuels bulgares au XIX^e siècle usent d'arguments puisés autant à des sources européennes que dans des chroniques iraniennes, arméniennes, arabes, syriennes et chinoises. Ensuite, même les récits sur l'ethnogenèse bulgare les plus éloignés de l'explication par la descendance commune d'Adam s'appuient encore sur Schlözer. Il sert en effet de référence légitimatrice aux tentatives de prouver une consanguinité avec des tribus barbares comme les Alains, les Goths, les Huns, les Scythes, les Tatares, les Khazars, les Mongols et les Sarmates. Dans le contexte bulgare, la relation barbarie/civilisation est bien, sur la question des ancêtres et de l'origine, prédéterminée par une approche héritée de l'histoire universelle des Lumières. Ainsi a pu se construire une identité hybride dont la capacité productive ne peut pas être sous-estimée.

II. La place de l'histoire universelle dans l'enseignement et l'espace public

- 20 Sous l'impulsion des maîtres d'écoles et des moines engagés dans le premier Éveil national, un réseau d'écoles enseignant en bulgare commence à se mettre en place à partir de 1830, en opposition au contexte culturel dominant jusqu'alors. Celui-ci était marqué par une double présence de la Grèce, à travers l'orthodoxie mais aussi à travers la puissante attraction exercée sur les élites chrétiennes balkaniques par la renaissance de la nation grecque moderne et le philhellénisme. S'y ajoutent l'intégration dans l'Empire ottoman depuis le XIV^e siècle, et parfois une difficulté à se différencier du serbe pour les premiers textes littéraires¹⁶. Dans le système des millets, les Bulgares orthodoxes, qui dépendent du Patriarcat de Constantinople, ne sont pas distingués des Grecs avant la création d'un exarchat orthodoxe bulgare autonome en 1870. Les voies d'accès au savoir des élites, surtout issues de familles de marchands installées dans tout l'Empire ottoman, étaient alors traditionnellement triples : à l'éducation dispensée dans les écoles locales, dépendantes des communes, et dans les monastères orthodoxes,

où elle est basée sur la lecture de textes sacrés en grec ou en slavon d'église, s'adjoint la possibilité d'étudier dans les pays balkaniques voisins, en Russie et en Europe centrale et occidentale, ou bien dans le milieu phanariote de Constantinople. Sous l'impulsion des intellectuels engagés dans le mouvement de l'Éveil bulgare, le maillage d'institutions d'enseignement proprement bulgares se densifie rapidement : vers 1850, chaque bourg de quelque importance possède son école, et cette expansion s'accélère encore significativement à partir de 1860-1870¹⁷.

1. La relation à l'Antiquité

- 21 L'histoire universelle s'affirme dès lors comme discipline scolaire de base figurant dans tous les programmes d'études. Les maîtres d'école la répartissent sur plusieurs années consécutives, aussi les besoins en livres spécialisés de qualité s'accroissent. Entre 1858, date à laquelle n'existent que le manuel de Kaïdanov traduit par Kipilovski et celui de Schlözer traduit par Tcholakov, et 1878, année de la « Libération », c'est-à-dire de la création d'une Principauté autonome de Bulgarie, paraissent huit nouveaux manuels d'histoire en bulgare, dont deux sont immédiatement réédités. Tous sont traduits du russe, et aucun n'est imprimé en Bulgarie, où les presses manquent encore¹⁸. Deux d'entre eux connaîtront une seconde édition. Nous ne disposons pas de sources directes sur les préférences des enseignants. Nous tentons d'y suppléer par l'analyse des différences entre les dix manuels¹⁹, dont nous tirons des hypothèses sur les choix des éditeurs.
- 22 Quatre de ces livres sont des manuels d'histoire de l'Antiquité. Le premier d'entre eux, publié en 1858, est une traduction d'un abrégé d'histoire de l'Égypte ancienne de Lamé Fleury²⁰. En 1864 paraît en bulgare l'Histoire ancienne de Weber, professeur à l'université de Heidelberg²¹, et en 1865 une Histoire ancienne traduite du russe²². En 1873, la première partie de l'Histoire universelle d'Ilovaïski, consacrée à la seule Antiquité, traduite du russe par Mikhaylovski, est éditée à part, immédiatement après deux éditions à Vienne par Dragan Mantchev de la version complète qui couvre l'histoire du monde depuis la Mésopotamie jusqu'au XIXe siècle²³. La préférence donnée alors par l'édition scolaire aux mondes anciens plutôt qu'à l'histoire plus récente, contemporaine ou purement nationale, mérite d'être notée²⁴. Cette tendance se maintient jusqu'à la Libération de 1878 ; le goût pour la thématique antique déborde d'ailleurs la sphère scolaire, comme en témoigne la publication de brochures telles que les cinq *Récits sur les hommes des temps anciens* traduits par Luben Karavelov en 1873 et 1874²⁵.
- 23 D'où provient cette affinité pour une histoire ancienne non limitée à celle de l'Antiquité classique ? Rapportée au nombre total de livres d'histoire existant sur le marché scolaire bulgare, celle-ci apparaît d'abord assez surdimensionnée. Sur les dix titres existants, un seul traite de la Préhistoire et sert d'introduction théorique, quatre n'envisagent que l'Antiquité classique, et cinq passent en revue l'évolution par pays et par régions, en incluant aussi parmi ceux-ci l'Égypte, la Grèce et Rome. Interrogeons-nous sur la nature et sur les causes de cette attention particulière. S'il s'agit simplement d'étayer une matière à étudier, le contenu informatif disponible paraît plus que suffisant puisque, nous l'avons vu, les écoles bulgares disposent déjà d'un manuel approprié depuis la traduction en 1836 par Kipilovski de la première Histoire universelle. Il apparaît donc que l'investissement dans l'enseignement de l'histoire

ancienne déborde, à la période qui nous occupe, la question du niveau de l'instruction élémentaire et secondaire. Elle est peut-être plutôt perçue comme une ressource idéologique réglementant la possibilité de partager le patrimoine culturel du monde civilisé et stimulant ainsi la formation d'une identité collective prestigieuse.

- 24 Pour une nation qui peine à se projeter sur l'axe « barbarie-civilisation », cet enjeu est d'une importance stratégique. L'institution scolaire devient le lieu privilégié où il peut se déployer. Les traducteurs de manuels utilisent au maximum les potentialités qu'ils trouvent dans l'histoire universelle. Dans un premier temps, la conception héritée des Lumières propose une norme libérale d'appartenance à la civilisation en dehors de toute hiérarchisation des nations ; c'est elle que choisissent de diffuser les deux traductions de Schlözer, et avant elles la préface de Kipilovski au manuel de Kaïdanov. Mais, vers 1860, l'histoire universelle européenne qu'introduisent les autres traducteurs est déjà loin de celle de Schlözer. L'intérêt s'attache désormais aussi à une histoire spécialisée de l'Antiquité, séparée d'un système d'histoire universelle. Par une sorte de substitution, l'histoire ancienne acquiert maintenant dans le cursus scolaire bulgare une place prioritaire tout à fait symptomatique. Aucune autre époque, en effet, n'offre de capital symbolique si accessible à l'usage commun. Au XIX^e siècle, Troie, les pyramides ou les jardins suspendus de Sémiramis appartiennent à l'Humanité tout entière, à la différence par exemple du palais des rois d'Espagne. L'intérêt systématiquement cultivé pour l'origine de l'homme et la première phase de son évolution constitue de surcroît un prisme de lecture des manuels européens traduits. Dans leur langue d'origine, ceux-ci sont en effet plus ou moins implicitement rédigés dans une perspective de confirmation des hiérarchies et des dominations réelles, alors que dans les conditions bulgares, l'enseignement de l'histoire universelle vise d'abord la construction d'une économie utopique où personne n'aurait de droits « réservés » sur le patrimoine de la civilisation.
- 25 Ces lignes de force apparaissent au grand jour à travers les réactions des traducteurs face au manque général d'informations sur les Bulgares dans les manuels occidentaux ou mêmes russes. Leur petite ethnie balkanique n'existe guère encore pour les milieux scientifiques européens : parmi les dix auteurs des manuels, seul s'intéresse à eux le Russe Dmitri Ilovaïski, partisan de la théorie de l'origine slave des Bulgares. Il aborde après la Scandinavie le passé des Slaves, parmi lesquels il place les Bulgares. Au contraire, un autre historien russe traduit par Grouev, Smaragdov, ne connaît d'« États slaves autonomes méritant une attention particulière » que la Pologne et la Russie²⁶. Grouev ajoute à ces deux pays la Bulgarie mais sans traiter de son histoire, car, prévient-il, il aurait dû, pour ce faire, trop abrégé celle de la Russie. Le premier à réduire volontairement la place donnée aux autres peuples par les auteurs des textes d'origine est l'homme de lettres Dragan Mantchev. Traduisant librement un auteur russe non-identifié désigné sous les initiales N. B., il condense tout le passé des Francs, des Alamans, des Byzantins, des Angles et des Saxons en moins de pages que n'en compte le chapitre qu'il ajoute sous le titre : « Les Slaves. Le Royaume bulgare ». L'histoire bulgare s'y étend pour la première fois au détriment de celles des autres Slaves, expédiés en quelques paragraphes²⁷.

2. Le double discours des manuels d'histoire

- 26 En 1870, le même Mantchev va faire prendre un tournant à l'histoire enseignée aux enfants bulgares. Ce changement prend pourtant encore des voies indirectes : l'histoire

de la Bulgarie, dont la rédaction connut des difficultés spécifiques, ne supplante pas encore l'histoire générale dans l'enseignement. Dans la seconde édition viennoise du livre d'Ilovaïski, Mantchev rajoute cette phrase : « les Bulgares rejettent aujourd'hui le joug spirituel et, après une longue lutte pacifique pour l'émancipation de leur Église, ils obtiennent gain de cause et font reconnaître leur identité nationale ». Il s'agit d'une allusion à la charte par laquelle le Sultan autorisait en 1870 la séparation de l'Église bulgare du Patriarcat de Constantinople et la constitution d'un Exarchat particulier. Cet événement a des effets irréversibles et décisifs sur la consolidation nationale, et l'on comprend qu'il puisse être répercuté dans les écoles. Dans le champ des disciplines scolaires, le schisme de l'orthodoxie bulgare amorce en tout cas la fin de la domination sans partage de l'histoire universelle et de l'histoire ancienne. Mantchev ajoute encore à la chronologie placée à la fin du manuel d'Ilovaïski la création de l'Exarchat bulgare en 1870. Cette chronologie va désormais de 1820 à 1870 et mentionne un seul événement par an, concernant presque sans exception les luttes d'indépendance modernes et les constitutions démocratiques des pays du monde. Sont cités la Bolivie, le Pérou, le Mexique, le Piémont, la Grèce, le Brésil. Avec l'irruption détournée de la contemporanéité, la leçon d'histoire change de contenu latent. De nouveaux acteurs montent sur la scène sans que leur rôle soit explicité par le cours du texte du manuel.

- 27 Placé dans une annexe finale, ce message en partie dissimulé est représentatif de la « ligne politique » des traducteurs et de la manière dont leurs ajouts assurent malgré tout, à une Bulgarie absente des préoccupations des historiens, une place dans l'histoire. La différence avec les façons de faire des traducteurs de Schlözer, lorsqu'ils tentaient de montrer la dimension nationale du progrès universel, est visible. Mais les histoires universelles utilisées dans les écoles bulgares ne sont plus, dans leur majorité, composées comme celle de Schlözer. Elles sont au contraire structurées autour d'une sélection d'États et de tendances de l'évolution historique considérées comme exemplaires. L'exposé tend ensuite à justifier la légitimité de processus présentés comme ayant déterminé le présent, leur point d'aboutissement. Pareille économie permet d'éliminer un grand nombre de thématiques paraissant superflues. Les leçons tissent un *continuum* allant progressivement des Francs aux Papes via les Vikings et les Habsbourg, en passant par l'invention de la boussole et de l'imprimerie. Dans ce cadre, l'apparition ou la disparition d'un État balkanique n'a pas de sens particulier ; aussi l'absence de la Bulgarie n'y influe-t-elle pas sur les représentations de la continuité historique.
- 28 Il n'est probablement pas fortuit que parmi les cinq manuels qui contiennent des chapitres sur le Moyen Âge, deux ne présentent aucun correctif de la part du traducteur. Ils induisent donc en pratique l'idée d'une évolution de l'Humanité sans la participation des Bulgares. L'un de ces manuels est la traduction déjà souvent citée de Kipilovski (1836), seul livre d'histoire professionnelle pendant seize ans. Le second, mis en circulation en 1861 par Guéorgui Yochev, va de la création du monde à l'époque contemporaine et contient quatre cartes historiques²⁸. Il ne mentionne qu'une fois, dans un chapitre intitulé : « L'Empire byzantin. Les Turcs et les Mongols en Europe » la Bulgarie, et en ces termes très indirects : « L'Empire byzantin fut menacé par Mourad I et plus encore par son successeur Bayazid. Celui-ci défit près de Nikopol en Bulgarie (au Nord de la Grèce) une puissante armée chrétienne et se dirigea ensuite vers Constantinople quand, par bonheur pour les Grecs, apparut un conquérant plus fort qui mit en pièces l'armée de Bayazid. Ce fut Tamerlan, le chef des Mongols ». Cette citation

illustre le mode sur lequel les traductions officialisent un type de savoir normatif construit ailleurs. Par les traductions, c'est l'histoire en tant que discipline scientifiquement validée par l'autorité de savants et d'universitaires européens qui s'introduit dans l'enseignement en bulgare. Mais simultanément, la jeune culture nationale apprend d'une part à observer le monde et elle-même à partir d'un point de vue extérieur, et d'autre part, elle y découvre sa propre absence et doit faire face à cette situation. Le texte cité plus haut, par exemple, ne rattache à la Bulgarie, bien évasivement, qu'un seul événement réellement lié à son histoire, puisqu'il s'est déroulé sur la partie des terres bulgares déjà occupées par les Ottomans au XIV^e siècle. L'armée vaincue en 1396 près de Nikopol était celle d'alliés occidentaux conduits par le roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg²⁹. Le message ne considère l'importance de l'issue de la bataille que pour les seuls Grecs, sans suggérer le moins du monde l'existence et les intérêts d'une autre population autochtone. Il prétend ensuite aider le lecteur à localiser le site, en ne mentionnant que la Grèce du nord. Le toponyme « Bulgarie » ne semble dû qu'au souci secondaire de mieux contextualiser ce qui n'est en somme ici que le lieu d'un affrontement décisif entre deux adversaires étrangers.

- 29 C'est précisément à ce niveau que le traducteur Yochev intervient, en insérant sur la carte l'inscription *Bulgarie*. Celle-ci peut que sauter aux yeux du lecteur bulgare qui la déploie, puisque la partie orientale de l'Europe y apparaît presque comme une tache blanche, en contraste frappant avec une partie occidentale surchargée de légendes. Tout l'espace situé au-dessous de la rive droite du Danube est compris sous le terme vague de « *Domination ottomane* ». Cette carte est présentée comme une illustration de l'histoire de tout le Moyen Âge. Cependant, alors que les Balkans ne tombent sous le joug ottoman qu'à partir du XIV^e siècle, rien ne vient y suggérer l'existence de peuples et de principautés antérieures à cette époque. Même l'Empire byzantin ne laisse aucune trace sur cette carte. La ville de Nikopol y devient le seul lieu où les croisés subirent une défaite dans les Balkans. Paradoxalement, dans le corps du manuel, trois chapitres traitent pourtant en détail des croisades, de l'Empire romain d'Orient et de sa capitale Constantinople. Dans ce livre destiné à des enfants bulgares, rien ne vient rappeler l'implication dans cette histoire des anciens rois bulgares. Aucune mention, parmi d'autres possibles, de la captivité et de la mort terrible du roi Baudouin dans le palais du tsar bulgare Kaloïan. Rien sur la bataille d'Andrinople, qui marque en 1205 le début du déclin de l'État des Croisés. Cette présentation du développement historique de la région ne connaît qu'une unique rupture : l'invasion des Ottomans. Sur une telle toile de fond, la double mention dans le texte et sur la carte de la bataille de Nikopol peut être comprise comme la date de la première collision entre deux « ennemis » politiques contemporains des Bulgares du XIX^e siècle, les Turcs et les Grecs. C'est aussi le début de leur antagonisme supposé « séculaire » que fixe la carte de Yochev, en faisant de ce combat le seul événement susceptible de résumer toute l'histoire médiévale de la région.
- 30 Nous avons affaire à deux types différents de traductions, selon qu'elles incluent ou non des informations sur la Bulgarie. La raison n'en est pas le manque de patriotisme des traducteurs qui ne cherchent pas, ou peu, à réintroduire leur pays dans l'histoire générale. Le commerçant Kipilovski rêva toute sa vie d'écrire une histoire de la Bulgarie, et Guéorgui Yochev fut un étudiant très actif du mouvement bulgare à la Faculté de droit de Belgrade. Nous n'avons pas non plus d'indices d'une discrimination idéologique envers tel ou tel type de traduction. Dans la réalité, chaque enseignant décide par lui-même d'utiliser le manuel d'histoire qui lui convient. Cette situation est

en partie due aux conditions du développement d'un système scolaire jusqu'à la Libération de 1878. L'Empire ottoman ne subventionne pas les écoles bulgares et n'exerce aucun contrôle sur les programmes d'études. L'entretien, la gestion et l'organisation de ces écoles sont du ressort des communautés locales qui désignent leurs tutorats jusqu'en 1872. À cette date, le Sultan confie leur direction à l'Exarchat bulgare qui vient d'être reconnu, mais les émeutes et les violences qui caractérisent cette période ne permettent pas à l'Église d'entrer réellement dans l'exercice de ses droits. La décentralisation scolaire continue donc, et elle favorise un système éducatif libéral où coexistent des projets idéologiquement concurrentiels, sans véritable standardisation des normes. Le cas de l'enseignement de l'histoire donne une idée assez précise des avantages et des désavantages de ce modèle non traditionnel.

- 31 La question de savoir si l'histoire universelle s'accommode ou non de la Bulgarie est aussi tributaire du paradigme dominant l'histoire au XIXe siècle. L'idée de l'État comme unité de mesure de l'histoire est une des thèses de base du savoir dit alors « scientifique ». Deux des traducteurs se situent explicitement à l'intérieur de ce mode de scientificité majoritaire, ce dont témoignent entre autres leurs préfaces. « Les peuples qui ne sont pas parvenus au stade de l'État n'ont pas d'histoire », tranche Dragan Mantchev. « L'histoire ne parle que des peuples ayant vécu dans des États », affirme Yoakim Grouev. Le même Grouev souligne, à propos de la première édition du manuel d'Ilovaïski, qu'elle ne « traite que des peuples dont l'existence a plus ou moins contribué au développement de l'Humanité ». Si l'histoire, quoique « universelle », ne peut être partagée que par les possesseurs d'un État, l'absence de celui-ci est certainement fatale. Cette perspective ne laisse pas de place à une légitimation du droit à l'histoire, à un passé propre et à la revendication d'une contribution spécifique au genre humain. Dans les conditions bulgares, la propagation de cette conception ne peut qu'être dommageable au moral de la nation, à cause de la discontinuité de la tradition étatique. Quel que soit le nombre de pages consacrées à la Bulgarie, celle-ci ne peut apparaître avant la grande migration des peuples, et elle disparaît avec l'invasion ottomane du XIVe siècle. L'impression d'une participation épisodique à l'Histoire est objectivement inévitable, excepté si elle est compensée par un modèle alternatif, qui ne peut plus se contenter de l'universalisme d'un Schlözer. Nos traducteurs déploient à cet effet des efforts manifestes. La chronologie de Mantchev vise à provoquer un effet d'identification avec les peuples contemporains victorieux de leurs oppresseurs, assimilés au libéralisme et à la démocratie. Grouev explique ses deux façons de faire une place à la Bulgarie, en gagnant un peu d'espace sur l'histoire russe médiévale « autant que le volume du livre l'a permis », et s'attachant à « mieux présenter l'histoire de l'Empire ottoman ». Sa solution introduit à deux reprises les Bulgares dans l'histoire, mais toujours dans le contexte plus large de deux autres États, sans leur accorder mieux qu'une attention secondaire.
- 32 Mantchev et Grouev recherchent pourtant activement une issue au problème de la discontinuité de l'histoire nationale, véritable « talon d'Achille » de la présence bulgare dans l'histoire universelle. Ils la trouvent en proposant respectivement l'un des deux termes d'une alternative que l'on peut formuler comme suit : 1) le fil de l'histoire bulgare a été rompu, mais il est impossible de la mettre entre parenthèses comme un passé inutile, car son rétablissement est très proche ; 2) le fil de l'histoire bulgare n'a pas été rompu, il n'a été qu'entretissé à travers l'émergence et le développement d'un Empire multinational, et ne saurait donc être sous-estimé. Chacune de ces deux options cautionne probablement des projets politiques différents, soutenus par des courants

opposés de l'élite. L'éditeur Mantchev se distingue par exemple comme membre du comité révolutionnaire de Plovdiv. Grouev, malgré son apport exceptionnel à la lutte pour l'autonomie de l'Église et de l'école, occupe des postes dans l'administration locale. Mais nous n'avons pas de données attestant l'existence d'un lien entre l'orientation politique des traducteurs et la popularité de leurs manuels. L'institution scolaire semble les apprécier sans distinction puisque les deux livres d'histoire traduits par Mantchev et Grouev sont réédités.

- 33 Reste qu'ils sont les seuls à adhérer sans discussion à l'idée de l'État comme unité de mesure de l'Histoire. Les autres manuels préfèrent retenir plutôt le principe universel de l'évolution comme leçon principale de l'histoire, qu'ils agrémentent d'exemples concrets et plus ou moins interchangeables, ce qui laisse à chacun la possibilité de s'y projeter. Ce « prisme » spécifique de réception est d'abord construit, on l'a vu, par Anastasiy Kipilovski en 1836, afin d'aplanir la difficulté d'enseigner des enfants bulgares en s'appuyant sur un manuel qui ne parle pas de leur pays. La traduction de Guéorgui Yochev, déjà citée, offre un exemple analogue. Elle s'ouvre par un chapitre sur la préhistoire du genre humain, qui accepte encore la généalogie du « père Adam » comme une sorte de code de lecture de ce qui suit. Cette démarche, plus proche de celle de Schlözer, contourne la question gênante de l'État souverain et incite l'imaginaire collectif à s'identifier à n'importe quel modèle de forme supérieure de civilisation. Une autre question est de savoir quel est son degré d'efficacité. Il nous semble qu'il atteint son maximum à travers la forte affinité, activement cultivée, envers l'Antiquité, période où les frontières entre « nous » et « les autres » sont conventionnelles et où l'accès au patrimoine de la civilisation est libre.
- 34 Cependant, les interventions de Tcholakov et de Blaskov sur le texte de Schlözer nous ont appris que l'identification avec l'Européen n'est sans doute pas toujours spontanée. Il serait hasardeux de chercher à deviner comment les maîtres d'école bulgares et leurs élèves pouvaient réagir en pratique à l'absence de leur ethnie dans les leçons d'histoire universelle. Les témoignages sur ce point sont rares et de surcroît, ils ne vont pas tous dans le même sens. Un essai de Christo Vakilidov, élève âgé de 17 ans du lycée français « Bébek » de Constantinople, nous fournit quelques indices, même si l'auteur étudie l'histoire directement dans un manuel en français exempt d'interpolations en bulgare. Intitulé : « Un parallèle : Clovis et Boris », il est publié en 1858 dans la revue stanbouliote *Balgarski knijitsi* (Lettres bulgares)³⁰. Dans l'imagination du jeune homme, la leçon sur le roi franc Clovis retrace celle qui manque dans les manuels sur le tsar bulgare Boris. Il établit entre les deux un rapport analogique. Il compare leurs noms et en relève les terminaisons identiques, il énumère leurs ancêtres respectifs et souligne qu'ils ont pareillement guidé leurs tribus venues du nord, il évoque la force d'âme et l'esprit agressif des deux chefs, confronte les détails de leurs conversions. Son récit s'achève par une description dramatique des assassinats ordonnés par Clovis et Boris à la fin de leur vie (les deux lèvent la main sur des membres de leur famille proche). Le parallèle ainsi construit ressemble à un reflet de miroir qui efface jusqu'au moindre soupçon d'une différence. L'effet d'identité gémellaire qu'il provoque ne dément pas le fait que seul un des deux « frères » aura été prédestiné à entrer dans l'Histoire universelle, mais il en est un commentaire implicite. De surcroît, Vakilidov fait précéder son apologue de l'introduction suivante : « Nous voyons aujourd'hui deux peuples. L'un s'est hissé au sommet des lettres, de la gloire et de l'instruction ; l'autre se trouve en ce moment au plus bas de l'ignorance, tout en conservant dans son cœur ses nobles sentiments. Ces deux peuples sont les Français et les Bulgares ! Quelle dissemblance

entre eux ! J'ose dire qu'ils diffèrent l'un de l'autre autant que le savant de l'ignorant, que le vivant du mort. Cela nous étonne ; cependant la comparaison qui suit nous montrera une ressemblance et même une parenté entre ces deux peuples que tout paraît aujourd'hui opposer ». Cette différence si grande qui lui paraît si anormale, le jeune commentateur la formule comme un paradoxe, un stimulant particulier auquel l'imagination de ses lecteurs ne manquera pas de réagir. Tout semble aujourd'hui séparer les Français et les Bulgares, mais Boris vécut comme Clovis, et seul un accident de l'histoire a pu empêcher le développement de son peuple. La projection symbolique de l'épisode bulgare oublié par l'histoire universelle sur le destin du roi des Francs, qu'elle reconnaît, ne hisse pas *ipso facto* la petite culture « au sommet des Lettres », mais elle restaure un « être » de la nation à travers le temps. À l'âge mûr, Vaklidov s'engage dans des stratégies plus rationnelles pour résoudre le même problème. Il est le rédacteur de plusieurs périodiques, il publie un manuel français d'algèbre, il écrit un abécédaire pour l'étude du français et un dictionnaire bulgare-français et français-bulgare, il traduit maintes œuvres d'auteurs français, dont la plus populaire aura été le roman d'Eugène Sue *Le Juif errant*. Son activité est significative du modèle culturel bulgare de l'époque, dont la modernisation passe par une disproportion spécifique entre l'importation active « d'articles » étrangers et une production propre relativement modeste.

3. Une pluralité constitutive de la bulgarité

- 35 D'ordinaire, ce phénomène a lieu lors d'une phase avancée d'assimilation, tandis que dans la société bulgare, un processus inverse est en cours au même moment. Il s'agit alors de rechercher une modalité permettant de bloquer les conséquences fâcheuses de l'ouverture maximale, tout en la transformant en facteur productif. C'est pourquoi les médiateurs bulgares de ces transferts culturels œuvrent sur des idéologies permettant un usage « adéquat » de l'expérience européenne. L'enseignement de l'histoire universelle est à apprécier comme une expérimentation remarquable à cet égard. Il constitue une importation de modèles de communauté universelle qui ne correspondent pas toujours et pas entièrement à un intérêt national de plus en plus actif, puisqu'ils excluent en règle générale l'ethnie bulgare des agents de la civilisation. L'adaptation locale peut donc adopter deux manières. La première, l'inclusion dans les livres importés de l'histoire bulgare oubliée, implique une transformation agressive du livre importé, une modification substantielle de sa structure et de son économie symbolique. La seconde alternative maintient le *statu quo* de la vision étrangère, mais résiste à la stigmatisation implicite de tous les « absents » en libéralisant le « droit » à l'identification aux acquis du progrès de l'humanité. Les deux mécanismes semblent opposés, mais sont souvent conjointement utilisés. Les traductions de Schlözer, qui réussissent à imposer aussi bien l'idée de la contribution bulgare que l'universaliste « généalogie du père Adam », en sont un bon exemple.
- 36 Il ne s'agit donc pas ici de savoir quelle tactique convient le mieux, mais si l'enseignement de l'histoire universelle est en mesure de neutraliser l'image d'un monde civilisé où les Bulgares ne figurent pas. Notre analyse ne permet pas d'apporter une réponse catégorique. En dépit des résistances qu'elle suscite et que nous avons tâché d'indiquer, l'absence des Bulgares est entrée dans l'imaginaire national comme une référence structurelle. Cette vision est présente, directement ou indirectement, dans l'ensemble du corpus de manuels. Les traducteurs qui ajoutent des chapitres

« bulgares » ne cachent pas qu'ils ne font pas partie de l'original. Cependant, cela ne nous paraît pas encore une raison suffisante pour conclure à l'échec des tentatives d'adaptation du modèle européen. Le mode de fonctionnement décentralisé de l'école bulgare au XIXe siècle réduit fortement ses possibilités de contrôle sur le capital symbolique de la communauté.

- 37 Un tel régime n'est d'ailleurs pas propre aux institutions d'enseignement de la période. D'habitude, celles-ci servent l'apparition et/ou le développement de l'État national, en créant un « milieu standardisé ayant le même horizon conceptuel »³¹. La structure la plus capable d'assurer ce genre de compétences collectives est la pyramide : « sa base sont les écoles primaires avec des enseignants formés dans les écoles secondaires, dont les enseignants ont suivi des études universitaires ; au sommet se trouvent ceux qui ont un niveau d'études maximal »³². Ernest Gellner propose plusieurs variantes de ce schéma. Dans le cas bulgare, qui ne correspond pas encore au schéma de Gellner, on remarque d'abord la lente cristallisation d'une communauté marquée par une cohésion relativement faible et par une instabilité interne. La décentralisation des écoles fait obstacle à leur consolidation autour d'un complexe général de valeurs. Cette situation dure jusqu'à la création d'un État bulgare autonome en 1878. C'est précisément au cours de cette étape, essentielle pour le développement de la conscience nationale, que la notion même de norme s'impose comme quelque chose de pluriel et de relatif. L'absence de hiérarchie verticale, autrement dit le manque d'autorité, accroît cette tendance. Il n'existe pas alors d'institution réglementant le niveau d'études requis pour enseigner. Les maîtres d'école jouissent d'une estime sans rapport avec leur degré d'études. Yoachim Grouev, qui avait fait ses classes à Plovdiv, n'était pas moins apprécié que Nicolaï Mikhaïlovski, qui avait soutenu sa thèse de doctorat à Moscou, ou que Bogdan Goranov, diplômé en sciences naturelles de l'Université de Leipzig. Le lieu où ils ont étudié ne joue aucun rôle. Les anciens élèves des établissements russes n'étaient pas mieux payés que leurs collègues diplômés en France. Mais nous connaissons l'existence de conflits entre l'ancienne et la jeune génération des maîtres d'école. Certains, comme Christodul Kostovitch Sitchan-Nikolov et Todor Bourmov se mènent même une véritable guerre, y compris à travers la presse. Tous deux durent finalement quitter l'école prestigieuse de Gabrovo, ce qui montre clairement la fin incertaine de toute lutte d'influence à cette époque.
- 38 Cependant, nous pouvons, et devons même sans doute, nous imaginer ce système si libéral sous la forme transposée de la pyramide de Gellner, en ne la réduisant pas aux écoles dispersées à travers le pays. Le paradigme des connaissances est importé de l'extérieur, aussi nous situerons le sommet de cette pyramide imaginaire à l'étranger. Celle-ci pourrait se rapprocher de celle que décrivent les théoriciens de la critique post-coloniale³³. Ils l'interprètent dans les paramètres d'une opposition « centre – périphérie » et attirent l'attention sur la répartition inégale du pouvoir symbolique. Parce qu'une culture périphérique ne peut que s'observer à travers l'œil omniprésent du centre, sa propre imagination se coule dans la perspective d'un regard extérieur et lointain. La tolérance envers des visions qui sous-estiment ou excluent les Bulgares de l'histoire universelle peut aussi s'expliquer selon ces termes, mais il nous semble que l'analyse de la culture bulgare jusque la fin de la domination ottomane ne peut pas être conduite strictement dans les termes de la critique post-coloniale³⁴. D'abord, aucun contrôle de l'univers conceptuel de la petite collectivité nationale bulgare n'est imposé par le « centre » européen, ni ne s'y maintient par la force comme dans le cas des empires coloniaux. Au contraire, la situation résulte d'un choix librement consenti. Son

développement progressif n'est dû qu'aux efforts de la culture « périphérique », vis-à-vis de laquelle le « centre » reste relativement indifférent. Ensuite, il faudrait tenir compte d'un second facteur de différence, constitué par le manque d'une « métropole » bien définie. Toute « grande puissance » figurant sur la carte du XIX^e siècle européen peut en effet jouer alternativement ou simultanément ce rôle pour une jeune culture cherchant à s'approprier les paradigmes dont elle a besoin. Le développement rapide de l'Amérique retient par exemple son attention. La Russie lui fournit certainement sa principale ressource, la plus utilisée : cette tradition stable repose sur des fondements solides. En dehors de la proximité linguistique et religieuse, joue ici également un rôle, une volonté politique partagée des deux côtés. Moscou compte parmi le petit nombre de « métropoles » qui manifestent sans ambiguïté leur désir d'attirer les peuples balkaniques dans leur champ de gravitation. Notons, dans le contexte de notre étude, les deux façons dont le XIX^e siècle bulgare use de l'expérience russe comme type de civilisation. D'abord, on l'a vu, tous les manuels d'histoire universelle sont traduits par l'intermédiaire du russe. Mais ils ne sont pas tous écrits pour autant par des auteurs russes. La remarque vaut pour les livres conservés dans les bibliothèques privées, et aussi pour le corpus d'ouvrages que citent dans leurs œuvres les Bulgares ayant fait leurs études en Russie. Ces traits méritent l'attention parce qu'ils nous mettent en garde contre le risque de construction artificielle du « centre » monolithique et non-contradictoire. À nos yeux, c'est donc aussi le caractère déjà hybride et l'ouverture aux modèles occidentaux de la Russie qui ont permis qu'elle joue pleinement le rôle du médiateur dans les conditions bulgares. D'autre part, l'usage de modèles hétérogènes impose quelques corrections sur la représentation de la pyramide imaginaire du système éducatif national. Il faudrait la transformer en une figure assez complexe possédant une base unique et plusieurs sommets de même hauteur, pour illustrer les effets de la décentralisation. Celle-ci se reproduit à tous les étages du système et gêne évidemment l'introduction d'un univers conceptuel unifié. De ce point de vue, les dix manuels d'histoire universelle se présentent comme l'expression statistique des différentes possibilités de standardisation de l'instruction dans les écoles bulgares. Former une nation dans les conditions d'un régime libéral d'éducation ralentit le processus de sa consolidation, mais l'énergie de la communauté et la structure de l'identité produite par l'imaginaire collectif s'en trouvent dynamisées.

- 39 Parmi les facteurs qui déterminent ce résultat invisible mais essentiel, le moteur principal est la situation de départ dans laquelle se trouve l'ethnie bulgare. Son manque d'engagement envers la modernisation de la société disqualifie l'Empire ottoman en tant que garant de la prospérité collective. La Porte se désintéresse pendant longtemps des compétences technologiques. La conversion à l'islam reste encore le préalable à l'intégration et/ou à l'identification au pouvoir et à la haute culture. Cela explique pourquoi la nouvelle école bulgare n'utilise pratiquement rien du potentiel de l'État ottoman au sein duquel elle se développe. En dépit du manque, cinq siècles durant, de contact direct avec des cultures européennes, l'ethnie bulgare se constitue maintenant comme nation en assimilant le standard éducatif d'autres États. À la fin des années 1860, le processus est devenu irréversible. Les tentatives du réformateur turc Midhad Pacha pour faire fusionner les écoles bulgares et turques se soldent par un échec. Sur la question scolaire, tous les courants, pourtant très divisés, de l'élite nationale expriment un consensus presque absolu.
- 40 L'affranchissement, d'abord subi, puis choisi délibérément, de la tutelle de l'État catalyse l'énergie propre de la communauté. Celle-ci est objectivement obligée de se

mobiliser au maximum. La proportion statistique entre les villages et les villes ayant des écoles bulgares s'élève alors progressivement de 5:1 à 20:1 au profit des premiers³⁵. Ces chiffres reflètent la stratification sociale où prédomine alors la population paysanne. Il ne s'agit pas ici de la politique d'un État cherchant à élargir le réseau éducatif conformément à la répartition territoriale de la population. Alors, l'ouverture d'une école dépend entièrement des dispositions à la financer des communes villageoises ou urbaines. La réalisation des projets de l'élite dépend donc directement de la volonté individuelle des membres influents de la collectivité nationale. Dans ces circonstances concrètes, la démocratisation de la société s'avère être la condition qui rend possible l'apparition d'un système éducatif national.

- 41 Dans le milieu « naturel » où se forme la nation bulgare, où s'observent des normes alternatives et concurrentielles, l'imagination nationale se trouve en situation de choix permanent. L'initiative et la responsabilité de l'enseignement laissées par l'Empire ottoman à des acteurs locaux, de même que le faible intérêt manifesté envers la Bulgarie avant 1878 par les puissances européennes, la renforcent encore. Il en résulte une avalanche d'importations de matériaux scolaires, dont le secteur de l'histoire universelle, traité ici, donne une idée de l'hétérogénéité. La réception des différents discours dépend du degré de motivation des médiateurs, des arguments mis en avant par eux, des stratégies qu'ils déploient pour imposer une politique de traduction. La petite nation bulgare qui, avec enthousiasme et détermination, alimente son système éducatif de ressources étrangères, fait face à la nécessité permanente de corriger, d'adapter, mais finalement aussi de choisir entre des régimes d'autodéfinition alternatifs. Tout cela l'expose à des crises, à des tensions internes et même à des antagonismes violents, et la porte à compenser par des moyens extrêmes la double carence de tradition propre et de continuité historique.

NOTES

1. August Ludwig von Schlözer (1735-1809), fils d'un pasteur luthérien, étudie la théologie à Wittenberg et les langues orientales, la géographie, la médecine et les « sciences de l'État » (*Staatwissenschaften*) à Göttingen. Il devient précepteur en Suède et y publie en 1758 en suédois et 1761 en allemand son « Histoire universelle de la navigation et du commerce antiques » (*Versuch einer allgemeinen Geschichte der Handlung und Seefahrt in den ältesten Zeiten*). Il vit entre 1761 et 1770 en Russie, d'abord comme précepteur, puis comme secrétaire-adjoint de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg et comme professeur d'histoire russe. Il est nommé en 1771 professeur à l'université de Göttingen. Il y publie en 1772-1773 la première version de son système d'histoire universelle en deux parties (*Vorstellung der Universal-historie*), 2^e édition 1775, qu'il remanie en deux séries d'ouvrages, l'une destinée aux enfants et l'autre à l'usage des universités. La version pour enfants (de 10 à 15 ans) paraît d'abord en 1779 (*Vorbereitung zur Weltgeschichte für Kinder*) ; elle est aussitôt traduite en français et bientôt dans d'autres langues, mais elle est en même temps souvent modifiée par des ajouts qui ne sont pas tous de Schlözer. La traduction en français « continuée » par Schroeck, paraît en 1781 et en 1796 à Tübingen, puis en

1800 à La Haye. L'autre version, plus courte, est publiée sous le titre de *Weltgeschichte* en 1785 et 1789 à Göttingen. (n.d.l.r.).

2. Mikhaïl Pogodine : « Histoire universelle pour les enfants, petits et grands. Traduction de l'allemand, 1^{re} et 2^e parties », Moscou, Imprimerie de l'Université, 1829 (en russe) ; Atanasiy Tcholakov : *Vvedenie v vseobchtata istoria. Prevod ot ruski* (Introduction à l'histoire universelle. Traduit du russe), Istanbul, 1851.

3. Mikhaïl Pogodine : « Introduction à l'histoire universelle pour les enfants, de Schlözer. Traduction de l'allemand. Première partie », Moscou, 1837 (en russe) ; Rachko Blaskov : *Vavedenie v vseobchta istoriya s kratko pribavlenie ot starobalgarskata istoriya (po Schlecera)* (Introduction à l'histoire universelle, avec un appendice sur l'histoire ancienne bulgare, d'après Schlözer), Belgrade, 1864.

4. Anastasiy Kipilovski : *Kratko natchertanie na vseobchtata istoriya ot profesorat gospodina Ivana Kaydanova* (Aperçu d'histoire universelle par monsieur le professeur Ivan Kaïdanov), Budapest, 1836.

5. Le premier livre imprimé en bulgare moderne (et non en slavon d'Église, ni en serbo-bulgare) date de 1806 ; il s'agit d'un homiliaire. Le premier livre laïc, un abécédaire, paraît en 1824. La majorité des livres publiés avant 1878 sont des manuels et des livres d'éducation (d'après James Franklin Clarke : « Education and National Consciousness in the Balkans », *The Pen and the Sword*, East-European Monographs, Boulder, Columbia University Press, New York, 1988, p. 47) (n.d.l.r.).

6. D'où le terme *Vorbereitung* (préparation) du titre de la première édition allemande, remplacé dans les suivantes par *Vorstellung* (notion) (n.d.l.r.).

7. Ce passage correspond, dans l'édition en français publiée à La Haye en 1803, au § 26, p. 35, du « Discours pour préparer les enfants à l'histoire générale par Monsieur Schlözer » (cote BNF G-14677). Nous nous en inspirons pour la traduction des citations bulgares qui reprennent sans ajouts le texte de Schlözer. Les citations non accompagnées de notes traduisent les additions des traducteurs (n.d.l.r.).

8. *Id.*, p. 36 (n.d.l.r.).

9. *Id.*, § 26. (n.d.l.r.).

10. *Id.*, *ibid.* (n.d.l.r.).

11. Comme il manque dans la troisième édition de Göttingen, il n'a pas été possible de préciser quelle édition a inspiré la seconde traduction en russe de Pogodine, ce qui aurait permis de faire encore mieux apparaître l'originalité des interventions de Blaskov sur le texte (n.d.l.r.).

12. Selon des statistiques bulgares officielles, distantes de vingt à quarante ans des deux traductions de Schlözer qui se situent avant la Libération de 1878, 10,7 % de la population est alphabétisée en 1887, avec de forts écarts entre hommes et femmes et entre populations urbaine et rurale : 41,7 % des hommes et 14,7 % des femmes dans les villes, 13,4 % des hommes et 1,6 % des femmes dans les campagnes. (Cf. Bernard Lory : *Le sort de l'héritage ottoman en Bulgarie. L'exemple des villes bulgares, 1878-1900*, Istanbul, 1985, p. 173.) (n.d.l.r.).

13. Les Gagaouses sont des Turcs christianisés.

14. Constantin Fotinov est l'éditeur du premier journal bulgare (1842).

15. Sur ces questions, voir Michael Werner : « La Germanie de Tacite et l'originalité allemande », *Le Débat*, janvier-février 1994, n° 78, pp. 42-62, et Dina Khapaeva : « L'Occident sera demain », *Annales - Histoire- Sciences Sociales*, novembre-décembre 1995, n° 6, pp. 1259-1271.

16. L'affirmation d'une nation « purement » bulgare du point de vue culturel est en fait encore plus difficile, car, en dehors des Ottomans, des Grecs et des Serbes, il existe encore au XVIII^e siècle d'autres niveaux d'identification possibles. D'abord avec les Russes, qui sont eux aussi orthodoxes, et parce que c'est d'abord de Russie que proviennent en Bulgarie les livres imprimés en cyrillique. D'autre part, avec les Roumains orthodoxes, non-slaves, mais usant eux aussi, jusqu'au XIX^e siècle, des caractères cyrilliques ; de surcroît, la Moldavie abrite aussi des

monastères qui jouent, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, un rôle important dans la formation d'intellectuels de l'Eveil bulgare (n.d.l.r.).

17. D'après James Franklin Clark, *op. cit.*, p. 26, les années 1860-1878 marquent un tournant fondamental pour l'éducation et l'instruction en Bulgarie, plus important que la « Libération » de 1878 qui suscite pourtant en 1879 un décret officiel sur l'enseignement scolaire obligatoire dans la Principauté de Bulgarie. Les années 1860-1870 constituent aussi le moment des réformes éducationnelles du « plus grand des Jeunes Turcs » (Clarke, *op. cit.*, p. 37), Midhat, qui essaie sans succès de mettre en place un système scolaire commun aux Turcs et aux Bulgares (n.d.l.r.).

18. Les premières imprimeries en bulgare sur le territoire de l'Empire ottoman se trouvent à Smyrne (1840), et un peu plus tard à Istanbul (cf. Richard J. Crampton : *Bulgaria 1878-1918. A history*, New York, Est European Monographs, Boulder, 1983, pp. 7-9) (n.d.l.r.).

19. Onze manuels, si on prend en considération les deux éditions déjà analysées de l'*Histoire universelle* de Schlözer.

20. Nikola Grantcharov : *Drevna egipetska istoriya. Prevedena za lyubopitstvo na protchitatelite i za polza na balgarskiya mladej* (L'ancienne histoire de l'Égypte, traduite pour la curiosité des lecteurs et au profit de la jeunesse bulgare), Bucarest, 1858.

21. Nikola Kazanikli : *Kratkiy utchebnik po vseobchta istoriya. Satchinenie dr. Georga Vebera. Drevna istoriya* (Manuel abrégé d'histoire universelle, rédigé par Georg Weber. Histoire ancienne), Belgrade, 1864.

22. Nikola Mikhaylovski, Ivan Momtchilov : *Ocherki iz istoriyata i narodnite skazania (Drevnya istoriya). Prevod ot ruski* (Aperçus de l'histoire et des légendes des peuples, ou histoire ancienne, traduits du russe), Vienne, 1869.

23. Nikola Mikhaylovski : *Rakovodstvo kam vseobchtata istoriya. Sastavil D. Ilovayskiy. Tchast parva. Drevniyt mir* (Manuel d'histoire universelle de D. Ilovaïski, Première partie, Le monde ancien), Vienne, 1873 ; Dragan Mantchev : *Skasena vseobchta istoriya. Sastavil D. Ilovayskiy* (Abrégé d'histoire universelle de D. Ilovaïski), Vienne, 1869, 2^eéd. 1870.

24. Il est possible que l'histoire nationale, dans sa dimension mémoriale et mythique, ait été simultanément diffusée par d'autres canaux, par exemple par la tradition orale (cf. *supra* « l'Iliade bulgare » de Rachkov) ou par des livres de lecture relayant celle-ci, comme Charles Jelavitch le montre pour les Serbes (Charles Jelavitch : *South-Slav Nationalism. Textbooks in Yugoslav Union before 1914*, Ohio State University Press, Columbus, 1990) (n.d.l.r.).

25. Luben Karavelov : « Razkazi za starovremennite khora », in : *Sabrani satchineniya* (Œuvres complètes), t. XII, sous la dir. de P. Totev, Sofia, Balgarski pisatel, 1992, pp. 213-455.

26. Yoakim Grouev : *Kratka vseobchta istoriya ot Smaragdova* (Brève histoire universelle de Smaragdov), 1^{re}éd., Istanbul, 1858, 2^eéd., Vienne, 1867.

27. Dragan Mantchev : *Obchtiy pogled vaz vseobchtata istoriya za parvonatchalni utchenitsi. Po N.B.* (Vue générale sur l'histoire universelle, pour les élèves des écoles primaires, d'après N.B.), Vienne, 1869.

28. Guéorgui Yochev : *Kratka vseobchta istoriya v prosti razkazi radi younochestva. Prevod ot ruski* (Histoire universelle abrégée en récits simples pour la jeunesse. Traduite du russe), Belgrade, 1861. La version russe est elle-même une traduction d'un ouvrage allemand.

29. L'année 1396 est considérée dans l'histoire actuelle de la Bulgarie comme la date à laquelle le royaume bulgare tombe définitivement sous la domination ottomane. Peu de temps après la bataille de Nikopol, les armées de Bayazid s'emparèrent de la dernière région encore autonome, au nord-ouest du pays.

30. Christo Vakilidov : « Paralel. Kloviz i Boris », *Balgarski knijitsi* (Lettres bulgares), 1858, n° 20, pp. 190-195.

31. Ernest Gellner : *Natsii i natsionalizam* (Nations et nationalisme), traduit de l'anglais par I. Vatova et A. Znepolska, Sofia, Presses Universitaires « St-Kliment-Ohridski », 1999.

32. *Ibid.*

33. Par exemple : Stuart Hall : « The Local and the Global : Globalization and Ethnicity », in : A.D. King (ed.) : *Culture, Globalization and the World-System. Contemporary Conditions for the Representation of Identity*, London : Macmillan, 1991, pp. 19-39 ; Tiongo Ngugi Wa : « The Language of African Literature », in : P. Williams and Chrisman (eds) : *Colonial Discourse and Post-colonial Theory*, London, Harvester Wheatsheat, 1994, pp. 435-45 ; Edward Said : *Orientalism*, London, Routledge, 1978.

34. Le problème est analysé en détail chez Maria Todorova : *Imagining the Balkans*, Oxford, Oxford University Press, 1997.

35. En revanche, les villes ont d'ordinaire deux écoles (et parfois davantage). Pour l'ensemble, il est admis qu'il y avait « une école pour 2 000-2 250 personnes », *Istoria na Balgaria* (Histoire de Bulgarie), T. 6, « L'Éveil national bulgare 1856-1878 », sous la direction de K. Charova *et al.*, Sofia, Éditions de l'Académie bulgare des Sciences, 1987. Voir aussi : *Istoria na Balgaria* (Histoire de Bulgarie), T. 3, « Le Second État bulgare », sous la rédaction de S. Lichev *et al.*, Sofia, Éditions de l'Académie bulgare des Sciences, 1982.

RÉSUMÉS

L'article est basé sur l'analyse de dix livres d'histoire universelle utilisés dans les écoles bulgares de 1830 à la formation du premier État bulgare en 1878. La première partie traite des deux manuels les plus populaires, ceux d'A. L. Schlözer, traduits deux fois en bulgare par Tcholakov et Blaskov, qui dominent l'enseignement de l'histoire dans les écoles jusque vers 1870. Ces manuels d'histoire universelle sont utilisés comme un outil de légitimation de la nature hybride de l'identité bulgare, qui ne recoupe exactement ni les normes positives, ni les normes négatives définissant la civilisation. La seconde partie de cette étude est centrée sur les effets de l'édification spécifique du système d'éducation nationale au cours du XIX^e siècle, marqué à la fois par la faiblesse du financement et l'absence de contrôle du curriculum par l'État ottoman et l'Église orthodoxe. Au lieu d'un « environnement standardisé et de mise en circulation d'idées unificatrices » (Gellner), le terrain est ainsi occupé par un régime libéral tolérant, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, des projets idéologiquement divers. Seconde particularité, l'enseignement est presque intégralement dispensé à travers des manuels traduits. Les dix livres d'histoire étudiés donnent une bonne idée des modalités par lesquelles les standards d'instruction européens en vigueur de la fin du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle opèrent encore sur le sol bulgare.

This article is based on a survey of the ten books of world history used throughout Bulgarian schools from 1830 to the instauration of the first sovereign state in 1878. The first part deals with the two most popular textbooks – those of Schlözer, translated twice into Bulgarian by Tcholakov and Blaskov and which dominated history teaching in schools until the 1870's. These textbooks of world history were used as a tool to legitimate the hybrid nature of the Bulgarian identity underlining neither the positive nor the negative attribute of their civilization. The second part of the study focuses on the effects of the specific construction of the educational system during the 19th century. It was marked by poor financing and a lack of control of the curricula by both the Ottoman State and the Orthodox Church. Instead of offering “a standardized environment with a unified notion currency” (Gellner) the system was taken over by a liberal regime which tolerated ideologically diverse projects until the end of the 19th century. The second characteristic is that teaching was almost fully provided for through translated textbooks. The

ten history books under scrutiny give an overview of the ways in which European teaching standards will prevailed on Bulgarian soil from the end of the 18th to the mid-19th century.

Der Beitrag basiert auf der Analyse von zehn Lehrbüchern zur allgemeinen Geschichte, die in bulgarischen Schulen von 1830 bis zur Bildung des ersten bulgarischen Staates 1878 verwendet wurden, wobei das Augenmerk zunächst auf das wichtigste Werk gerichtet wird, nämlich das Buch von A. L. Schlözer in den beiden bulgarischen Übersetzungen von Tcholakov und Blaskov. Dieses Werk wird in bulgarischen Schulen als Werkzeug zur Legitimation des hybriden Charakters der bulgarischen Identität instrumentalisiert, die weder die positiven noch die negativen Normen des zivilisatorischen Erbes exakt erfüllt. In der Folge werden die Ausbildung des staatlichen Schulsystems im Laufe des 19. Jahrhunderts und ihre Wirkungen analysiert. Dabei läßt sich zum einen die nur schwache Finanzierung durch den ottomanischen Staat und die orthodoxe Kirche herausheben ; zum anderen muß auf die fehlende Kontrolle der Lehrpläne hingewiesen werden. Statt einer „standardisierten Umgebung mit Blick auf den Einheitsgedanken“ (Gellner) finden wir deshalb bis zum Ende des 19. Jahrhunderts ein liberales und tolerantes Regime, das Erziehungsprojekte der unterschiedlichsten ideologischen Ausrichtung zuläßt. Eine zweite Besonderheit liegt sicherlich darin, daß der Unterricht fast ausschließlich mit Hilfe aus anderen Sprachen übersetzter Schulbücher gestaltet wird. Die zehn untersuchten Schulbücher werfen einen guten Blick auf die Art und Weise, wie die europäischen Bildungsstandards vom Ende des 18. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts auf bulgarischem Boden vermittelt wurden.

INDEX

Mots-clés : histoire (matière enseignée), identité nationale, manuel scolaire

Index chronologique : XIXe siècle

Index géographique : Bulgarie

AUTEUR

DESSISLAVA LILOVA

Université de Blagoevgrad